

Nouvelle-Grenade

(Correspondance particulière de l'Union)

Élisée Reclus



Édition électronique

URL : <http://terra-brasilis.revues.org/1930>

DOI : [10.4000/terra-brasilis.1930](https://doi.org/10.4000/terra-brasilis.1930)

ISSN : 2316-7793

Éditeur :

Laboratório de Geografia Política -
Universidade de São Paulo, Rede Brasileira
de História da Geografia e Geografia
Histórica

Référence électronique

Élisée Reclus, « Nouvelle-Grenade », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 09 décembre 2016, consulté le 03 février 2017. URL : <http://terra-brasilis.revues.org/1930> ; DOI : [10.4000/terra-brasilis.1930](https://doi.org/10.4000/terra-brasilis.1930)

Ce document a été généré automatiquement le 3 février 2017.

© Rede Brasileira de História da Geografia e Geografia Histórica

Nouvelle-Grenade

(Correspondance particulière de l'Union)

Élisée Reclus

NOTE DE L'ÉDITEUR

Publié originalement dans le journal *L'Union* de Nouvelle-Orléans (v. 1, n° 175, 26 juillet, 1857, p. 2-3; n° 178, 29 juillet, 1857, p. 2-3; n° 179, 30 juillet, 1857, p. 2-3; n° 180, 31 juillet, 1857, p. 2; n° 181, 1 août, 1857, p. 2-3; n° 183, 3 août, 1857, p.2-3; n° 185, 5 août, 1857, p. 2-3; n° 186, 6 août, 1857, p. 2; n° 188, 8 août, 1857, p. 2-3; n° 190, 10 août, 1857, p. 2-3; n° 191, 11 août 1857, p. 3). L'original est conservé dans la bibliothèque Memorial Hill de l'Université de l'État de Louisiane. La rédaction remercie le professeur Kent Mathewson, dans le Département de Géographie de cette Université pour son aide dans l'accès à ce document.

Nous avons reçu, hier à la fois trois lettres du précieux correspondant que nous nous sommes assuré, à la Nlle-Grenade. Ces lettres nous sont venues par la voie de New-York, c'est un détour un peu long qu'elles ont été prendre là. Nous reproduisons aujourd'hui, bien qu'elle ne fût pas destinée à la publicité, la première de ces lettres, celle qui nous promet une correspondance régulière, autant du moins que le permettra la Poste, et nous commencerons dans peu de jours la publication des autres, qui contiennent une étude complète de la condition actuelle de la République Néo Grenadine.

Les difficultés pendantes entre cet État et notre gouvernement n'attireraient pas naturellement l'attention sur ce travail, que le talent de notre

correspondant, la science dont il témoigne, la charme du style, l'élévation des vues, la finesse d'observation, le cachet de vérité des descriptions – nous autoriseraient à signaler à la sympathique attention de nos abonnés cette étude à la fois exquise de forme et savante de fond. Il est impossible d'ailleurs qu'ils aient oublié les *Lettres d'un voyageur* que nous avons publiées, il y a quelque temps déjà, – lettres dues à la même plume.

1 Rio Hacha, 30 avril 1857

2 Monsieur,

3 Votre lettre m'a fait grand plaisir, sur-tout parce qu'elle était complètement inattendue. Je suis heureux d'apprendre que je vis encore un peu dans un coin du monde où je me croyais mort depuis longtemps, et je vous remercie sincèrement de m'avoir pour ainsi dire ressuscité.

4 Il va sans dire que j'accepte avec empressement l'honneur d'être le correspondant de l'*Union*. Désormais vous pouvez compter sur deux lettres par mois. Je souhaite que la poste ne me fasse pas mentir.

5 Quelques unes de mes appréciations sur l'avenir de l'Amérique du Sud et sur la politique des États-Unis ne seront peut-être pas du goût de vos lecteurs, car le public américain n'aime guère à entendre la vérité, et pour ma part je ne sais pas déguiser ma pensée. Si j'étais plus près de vous, je pourrais vous consulter sur le goût de votre public ; mais, par malheur, il y a 100 jours de distance entre Rio-Hacha et la Nlle-Orléans, entre une question et sa réponse, entre un oui et un non. N'est-ce pas dérisoirement qu'on répète incessamment : – Il n'y a plus d'espace, le génie de l'homme a supprimé la distance ?

6 Je vous félicite de l'œuvre que vous avez entreprise... Recevez tous mes encouragements ; si j'étais en Louisiane, je vous offrirais mon travail de tous les jours, et je vous demanderais un petit coin pour les articles de statistique. Mais ne pouvant être un des rédacteurs de votre journal, j'aimerais à être un des ses lecteurs et si vous pouviez me le faire parvenir vous me feriez un plaisir bien sensible. En possédant l'*Union*, je vous posséderais vous-même, bien plus encore que si j'avais le plaisir de vous voir en personne, avec votre barbe noisette et votre paletot marron ; car votre journal – c'est votre pensée, et la pensée vaut toujours mieux que l'homme réel : c'est l'homme idéal.

7 Vous avez parfois la tentation de dire adieu à la société fade et menteuse des civilisés pour aller vivre en paix dans une de nos admirables vallées et redevenir vous-même. Je vous féliciterais vivement si vous preniez cette résolution, car ce serait une insigne folie, et la folie doit toujours avoir raison contre la sagesse, surtout contre cette misérable sagesse qui consiste à ramasser des effigies de *Nap. III Imperator*. La folie est ce mouvement de tangente qui saisit les êtres et les lance hors de l'orbite trace, dans un nouveau monde. Le jour où l'on devient sage est le dernier jour de la véritable vie.

8 Cependant je n'oserais pas vous dire de venir dans la Nouvelle-Grenade planter des choux, voire des choux-palmistes. La vie menteuse que vous êtes obligé de mener dans la ridicule société des habits noirs et des chapeaux ronds, nous sommes obligés de la mener ici parmi les semi-barbares en feutres et en paletots blancs ; nous la mènerions encore plus ou moins si nous étions relégués parmi les sauvages. Ces pauvres niais sont

formalistes aussi, ils mentent aussi et parmi eux les habiles sont en honneur comme dans la société des bourgeois de Paris. De plus, ils nous ont pris nos vices auxquels ils ont adapté leur membres athlétiques, leur force exubérante et leur fougue d'enfants indomptés. Quand ils éventrent un baril de rhum avec des hurlements de joie et brandissent leurs calebasses comme des armes, alors que les désirs font grincer leurs dents et fulgurer leurs yeux, on s'aperçoit avec terreur qu'ils se civilisent et trop vite et trop bien.

- 9 Certainement, notre civilisation est fausse et menteuse, et, sans être pur moi-même, je suis tout disposé à lui jeter la première et la centième pierre. Cependant loin d'elle, il nous est souvent bien difficile de vivre et nous la regrettons quand les choses les plus indispensables nous manquent. Si vous pénétrez dans un des villages de l'intérieur, il faudra vous accoutumer à une nourriture malsaine, à des maisons presque visqueuses d'ordures, à des habitudes repoussantes ; il vous faudra manger à la table des lépreux et peut-être boire dans leur calebasse, coucher sur le sol humide avec les salamandres et les crapauds, ou bien haleter sous une nuée de moustiques. Il faudra vous passer de livres et de journaux, vous passer d'amis, car il est bien rare que les cœurs battent à l'unisson, quand les intelligences ne sont pas égales.
- 10 Ainsi donc, ne venez pas si vous désirez jouir, mais venez si vous aimez la Nouvelle-Grenade, et croyez en son avenir. Au moins, vous aurez ici la sainte liberté de la parole, et vous pouvez avoir l'audace de prononcer cet axiome effrayant qu'il n'est pas même permis de balbutier en certains pays — que le mal est mal...
- 11 Après tout, l'on peut être heureux dans ce pays où il manque tant et tant de choses, mais où la liberté ne manque pas. Pour ma part, je me félicite grandement d'y être venu passer quelques années de ma vie. Je passe mon temps à vulgariser le peu que je sais : — à l'un je dis que les bains sulfureux sont un bon remède contre les maladies de la peau, à l'autre j'affirme que l'eau douce guérit de la crasse, je vante les plantations de coco, de vanille, de café à celui qui ne sème que du manioc, je prêche les conserves alimentaires à celui qui mange de la viande pourrie et le carton bitumé à celui qui vit sous un toit de feuilles. Au voleur je parle d'honnêteté, à l'imbécile de poésie, au paresseux de travail ; car c'est un vilain proverbe — celui qui défend de jeter des perles devant les porcs.
- 12 A plus tard
- 13 E. R.

Nouvelle-Grenade

- 14 Trois siècles et demi se sont écoulés depuis la découverte de la Nouvelle-Grenade par Colomb et plus de trois siècles depuis sa conquête par Alfinger, Quesada, Benalcazar et d'autres ; cependant on peut dire qu'elle est encore inconnue et qu'il s'agit de la découvrir une seconde fois. On sait vaguement que tous les productions du monde s'y sont donné rendez-vous, que les deux grands Océans viennent s'y effleurer, que là se trouve un centre commercial autour duquel tous les peuples doivent graviter un jour ; mais il y a loin de ces idées générales à une connaissance réelle. Heureusement que l'attention commence à s'éveiller : les derniers événements de Panama, de l'Amérique Centrale, l'attente surtout des grands faits historiques que se préparent dans le continent du Sud attirent maintenant tous les regards vers cette partie du monde. Peut-être alors nous saurât-on gré de parler avec quelque détail de la Nouvelle-Grenade, de son beau

climat, de ses productions si diverses et des magnifiques destinées que lui réserve l'avenir.

I

- 15 C'est à la structure de ses plateaux et de ses chaînes de montagnes que la Nouvelle-Grenade doit la superposition et la pénétration réciproque de toutes les zones terrestres dans ses limites comparativement étroites. Les Andes si régulières en apparence dans leur énorme longueur depuis le cap Horn jusqu'à l'isthme de Panama, affectent en réalité un mode de formation tout particulier qui assure à la Nouvelle-Grenade une grande supériorité climatique sur toutes les autres contrées de l'Amérique du Sud.
- 16 La Cordillère ne se déroule pas simplement comme une longue suite de vertèbres gigantesques alignés sur le rivage du Pacifique ; de distance en distance elle se dédouble pour ainsi dire, et forme deux lignes de hauts sommets qui se longent parallèlement, reviennent l'une vers l'autre, puis se réunissent et se confondent pour se séparer encore. Dans l'espace contenu entre les chaînes parallèles s'étendent des plateaux plus ou moins vastes, véritables boursoufflures de l'écorce terrestre, environnées de tous côtés par un rebord de montagnes. La Bolivie, ce Thibet de l'Amérique, se trouve ainsi reléguée sur un plateau et les sommets neigeux dressés de toutes parts à son horizon l'isolent presque entièrement du reste de la terre.
- 17 On compte dans l'Amérique du Sud huit dédoublements de la Cordillère principale, et autant de centres montagneux où viennent se renouer les Cordillères parallèles. On pourrait comparer l'immense chaîne à une corde musicale vibrante, dont les doubles ondulation se propagent d'une extrémité à l'autre en se croisant toujours par des points fixes et immobiles appelés nœuds de vibration.
- 18 A quelque distance au nord de l'Équateur, là où se trouvent les frontières méridionales de la Nouvelle-Grenade, les Andes formant un pareil nœud, remarquable par l'entassement et la hauteur de ses montagnes. Autour de ce plateau que domine le volcan de Pasto, cinq cours d'eau rayonnent dans tous les sens : au nord, la Madeleine et son noble affluent le Cauca se dirigent vers la mer des Antilles ; à l'ouest, le Patia court se jeter dans l'Océan Pacifique ; à l'est et au sud-est, le Japura et le Putumayo descendent vers l'Amazone, véritable bras de mer projeté par l'Atlantique au centre même du continent. Ainsi l'eau d'un même champ de neige s'écoule vers trois mers. Du haut d'une montagne, on voit en même temps les ruisseaux se hâter d'un côté vers la mer du Sud, de l'autre vers l'Amazone et l'Atlantique ; on peut même plonger son regard sur la plaine du grand Océan et laisser à la fois tremper ses pieds dans une source dont le mince filet va se perdre à mille lieues de là sur les côtés du Brésil. Un même flocon de neige se divise en deux gouttelettes dont l'une va s'évaporer dans les mers de la Chine ou du Japon, tandis que l'autre se mêle au courant des Antilles et va former une vésicule de brouillard sur les rivages de la France ou de l'Irlande.
- 19 Le nœud montagneux de Pasto, au lieu de se bifurquer simplement comme les autres nœuds de la chaîne des Andes, se sépare en trois branches distinctes. De plus, les deux branches extérieures se subdivisent chacune en deux rameaux, de sorte que le système des Andes grenadines comprend cinq chaînes divergentes provenant toutes d'un même plateau, comme cinq tiges sortant d'une même racine. Ainsi les Andes avant de s'affaïsser dans l'isthme de Panama s'épanouissent en éventail pour donner une ossature de rocs à toute la région Colombienne située le long de la mer des Antilles. La chaîne orientale, plus

infléchi que les autres, se dirige en ligne droite vers l'est, se renfle pour former un rebord montagneux entre la mer et les vastes llanos du Venezuela et va mourir enfin dans l'île de la Trinité. La Sierra-Nevada de Ste-Marthe, île de montagnes environnée de tous côtés par la mer, des lagunes et des terrains d'alluvion et parfaitement distincte de la chaîne des Andes, complète l'ensemble du relief grenadin. Aucun autre groupe de sommets ne s'élève à une aussi grande hauteur, comparativement à l'étendue de sa base : la Sierra-Nevada couvre une surface quatre fois moindre que la Suisse, et cependant elle darde ses pics à plus de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

- 20 La disposition générale des chaînes en forme d'éventail et la pente graduelle de la contrée vers la mer des Antilles sont les faits les plus importants de la géographie grenadine. Presque tous les grands plateaux — le Thibet, la Bolivie, le Gobi — complètement isolés par leur élévation et leur barrière de montagnes, sont restés jusqu'ici inaccessibles au commerce. Mais, dans la Nlle-Grenade, il est facile de remonter graduellement et d'étage en étage depuis la mer jusqu'aux superbes hauteurs de Pasto ou de Cundinamarca. La Madeleine, le Cauca, l'Atrato, tous les fleuves qui occupent le fond des vallées entre les chaînes divergentes sont les chemins naturels par lesquels s'opère la circulation des hommes et des produits entre les provinces de la côte et les hauts plateaux de l'intérieur. La mer elle-même, sollicitée par les vastes plaines basses, s'arrondit en golfes entre les extrémités septentrionales des chaînes, s'épanche au loin dans l'intérieur, multiplie les lignes de contact entre la terre et l'eau et par suite augmente la vitalité du pays.
- 21 La divergence des cinq chaînes dans la direction du Sud n'offre qu'un désavantage relatif et même ce désavantage est plus apparent que réel. En effet, ces chaînes dressées comme de gigantesques murailles tendraient à séparer l'intérieur de la Nll-Grenade des régions situées sur le versant du Pacifique ; mais en attendant les chemins qui abaissent les montagnes et les tunnels qui les percent, il est facile de tourner l'obstacle en passant par l'isthme de Panama. Cet isthme a la noble mission de réunir deux océans et deux mondes, de raccourcir toutes les distances et de mettre en présence l'un de l'autre l'Orient et l'Occident, le bassin de la Madeleine de celui du Patia, New-York et la Californie, Londres et l'Océan des Indes.

II

- 22 À mesure que les chaînes divergentes se dégagent du plateau central et s'éloignent l'une de l'autre, les gorges intermédiaires s'affaissent par degrés et se changent en vallées larges et profondes. Aux sommets couverts de neige, aux rochers nus sur lesquels s'attachent à peine de misérables lichens, succèdent les vallées herbeuses, les grands bois et les forêts impénétrables. Dans ces régions privilégiées on peut vivre à son gré dans la saison qu'on aime, et dans l'espace de quelques heures descendre de la zone glaciaire dans la zone torride. En un jour, on peut s'emparer de la terre entière, pour ainsi dire, avec tous ses phénomènes climatiques, toute l'immense variété de ses produits, et pour cela, il suffit de gravir une montagne ou même de regarder attentivement autour de soi. Car les climats ne sont pas superposés régulièrement comme des stratifications géologiques, mais ils se pénètrent réciproquement, et souvent l'on peut voir à côté l'un de l'autre des plantes de la zone polaire et de la zone tropicale.
- 23 Telle liane frileuse dont la brise à portée la semence du fond des plaines inférieures se cache sous un rocher pour éviter la froidure, tandis que tout près de la des arbrisseaux accoutumés aux neiges se dressent sur les pointes pour recevoir tout l'effort des vents. À

2,500 mètres de hauteur au-dessus de la mer des cactus et des agaves croisent encore dans tout leur majestueuse beauté, et de même quelques musses hardies descendent de leurs plateaux et s'aventurant jusque sur le bord des plaines. En effet, ne suffit-il pas d'une bouffée d'air chaud pour porter l'été jusqu'aux plus hautes cimes, et le vent qui soufflé des glaciers ne vient-il pas mélanger ces courants d'air froid à l'atmosphère brûlante ?

- 24 Ainsi les climats n'ont point de limites rigoureusement définies et subissent l'influence de mille circonstances particulières. Les différences de relief, d'exposition, de terrains, la durée des pluies et des sécheresses modifient diversement les climats typiques et réalisant par leurs contrastes les plus beaux paysages de l'univers. Pour avoir l'esprit ravi d'admiration, il n'est pas besoin d'aller contempler la cascade de Tequendama, qui d'un bond plongé de la zone tempérée dans la zone torride, ou les rapides du Juarez qui se sont taillés à travers la montagne un lit de 1000 mètres de profondeur : le plus modeste vallon suffit. Frais, vert, légèrement ondulé, tout bruyant l'eau courante, il se blottit au pied de quelque géant neigeux et se penche curieusement sur le vaste horizon des forêts de palmiers.
- 25 Les *llanos*, anciens bassins maritimes aujourd'hui desséchés, ne manquent pas non plus à la Nouvelle-Grenade ; ils s'étendent à l'est des cinq chaînes divergentes et se déroulent en plaines interminables jusque sur les rives de l'Orénoque et de l'Amazone. Des troupeaux de bœufs et de chevaux errent dans ces vastes étendues herbeuses qui n'attendent que des habitants pour acquérir une grande importance agricole. En un mot, il ne manque à la Nouvelle-Grenade que les déserts de sable.

III

- 26 La Flore de la Colombie ne le cède à aucune autre du monde entier pour la variété des espèces, et celle du Brésil seulement peut lui être comparée. Un Européen non encore initié aux splendeurs de la végétation tropicale éprouve un sentiment de terreur religieuse, quand il pénètre pour la première fois dans une forêt grenadine. Il avance en hésitant, quand à peine marcher sur les herbes et les racines entrelacées, osant à peine plonger son regard dans l'incompréhensible fouillis de verdure où tout semble confondu, fleurs, branches, arbres sveltes et droits, troncs déracinés. Au-dessus de sa tête, les cimes touffues se superposent aux cimes, et des rameaux brisés suspendus par des lianes presque invisibles se balancent avec lenteur ; à ses pieds, sur le versant des pentes, s'étend une mer de feuilles de toute espèce, disposées en panaches, en éventails, en bouquets, en guirlandes, en spirales. Autour de lui, les arbres superbes sont à demi-cachés par des colonies de parasites en fleurs. Puis ce sont les lianes que jettent leur réseau sur la forêt, les unes fortes comme des câbles s'enroulent autour des arbres et les étouffent sous une parure de feuilles vertes ; d'autres se balancent gracieusement entre deux cimes touffues et les unissent par des guirlandes de fleurs ; d'autres encore descendent sur les troncs déracinés et les font disparaître sous l'éclat de leur végétation, comme pour cacher l'image de la mort au milieu de cette nature si pleine de vie.
- 27 Dans ces forêts les plantes utiles sont innombrables, la famille des palmiers y est représentée par plus de 60 espèces ; le cèdre, l'acajou, le bois de fer et autres arbres précieux s'y trouvent en abondance, les plantes tinctoriales y croissent en foule, et plusieurs, dont le nom botanique est encore à peine connu donnent aux Indiens des couleurs parfaitement inaltérables. Dans ces forêts viennent se rencontrer toutes les plantes médicinales des deux hémisphères – la camomille et la salsepareille, la chicorée et

le sang-dragon, la bourrache et l'ipécacuanha [ipécacuanha], et tant d'autres plantes qui ont la propriété de guérir par leur écorce, leurs fruits, leurs fleurs, leurs baumes et leurs gommés.

IV

- 28 Malheureusement ce n'est pas cette magnificence de la nature qui attira les conquérants espagnols dans l'intérieur de la Colombie : ils n'avaient traversé l'Océan que dans l'espoir de se gorger d'or. Leur avidité sans frein nous révolte à bon droit, et cependant c'est à elle que l'Amérique du Sud doit sa colonisation. A la recherche d'un Eldorado ou d'une fontaine de Jouvence, ces hommes sans peur avaient traversé sans guide, sans nourriture souvent, de vastes contrées où chaque pas ne se faisait qu'à travers un obstacle. Ceux qui les avaient précédés étaient morts de faim et de fatigue, ils avaient été tués par les sauvages ou s'étaient entredévorerés eux-mêmes. N'importe : ils s'enfonçaient dans les sombres forêts dont l'aspect mystérieux suffit pour effrayer, passaient les fleuves à la nage, en poussant de grands cris pour intimider les crocodiles, dormaient au milieu des marécages dans un atmosphère de miasmes, se précipitaient sur les sauvages dont chaque coup de flèche donnait la mort. Pour leur faire oublier joyeusement tous les dangers terribles qu'ils avaient encourus, il suffisait à ces héros d'un peu de poudre jaune ou de quelques pierres vertes. Sans eux, sans leur avarice insensée, les planteurs de Bolivie, de Quito, de Bogotá, les bords de l'Amazone seraient encore inconnus, et toute la population hispano-américaine serait clairsemée sur le pourtour malsain du continent. Ainsi le bien est sorti du mal, et là aussi la *sainte acidité de l'or* est devenue un puissant agent civilisateur.
- 29 Les histoires que nous racontent les chroniqueurs au sujet des immenses richesses possédées par les tribus indiennes du Cundinamarca semblent tenir de la fable ; mais tout en faisant la part de l'exagération, il est évident que l'or était commun parmi certaines peuplades. On sait que le Cacique des Muyscas, plus généreux que le doge de Venise, ne se contentait pas de jeter une simple bague d'or dans les eaux du lac sacré, mais y plongeait lui-même, après s'être roulé dans la poudre d'or.
- 30 Si depuis, la production de l'or a diminué dans la Nlle-Grenade, c'est à l'avidité des conquérants eux-mêmes qu'il faut s'en prendre ; car, dans leur barbare impatience de s'enrichir, ils faisaient travailler les Indiens sans relâche, et quand ces pauvres bêtes de somme furent mortes à la tâche, les maîtres espagnols trop peu nombreux pour exploiter eux-mêmes, furent forcés d'abandonner leurs mines, et bientôt les lianes et les grands arbres eurent caché jusqu'aux dernières traces des excavations antiques. Le monopole que s'était arrogé la cour d'Espagne contribuait aussi à diminuer la production de l'or ; car pourquoi travailler quand on ne doit pas jouir du fruit de son travail ?
- 31 Cependant depuis de la conquête, le produit des mines a dépassé la forte valeur de 100,000,000 de piastres, de qui donne une moyenne de plus d'un million par an. De nos jours la production annuelle est de quatre millions, et pour obtenir cette augmentation remarquable dans l'espace de quelques années, il a suffi d'abolir le monopole et de substituer des machines au travail grossier de nos ancêtres. Bientôt, quand les compagnies sauront mieux utiliser les nouvelles ressources que leur offrent la mécanique et la chimie, quand surtout l'immigration fournira des bras et des intelligences, le rendement des mines augmentera indéfiniment, car il est certain que la Nlle-Grenade ne le cède à aucun pays du monde pour la richesse métallifère. Des Californies et des

Australies inexplorées dorment encore sous les grands pieds neigeux de la Cordillère. Mais leur temps viendra bientôt : on évalue qu'en 1860, la seule province de Medellín [Medellín] produira de 6 à 8 millions de piastres.

- 32 Cette province située au centre nord-ouest de la République est la plus importante pour l'industrie des mines. Là deux chaînes projettent leurs contreforts au devant l'un de l'autre et se réunissent dans un désordre apparent. Les montagnes semblent jetées au hasard, et les cours d'eau ont été obligés de se frayer un lit semé d'écueils à travers le vaste massif des rochers. En se rencontrant comme deux courants maritimes, les deux chaînes ont également formé leur tourbillon, et c'est dans ce tourbillon de montagnes que se trouvent les plus riches mines d'or de la Colombie ; les failles innombrables, les ruptures de rochers, les bouleversements de stratification, tous les mouvements désordonnés du sol ont sans doute contribué à la sublimation des métaux dans les veines de la terre.
- 33 Les métaux qualifiés de nobles — or, argent, platine, mercure et pierres précieuses telles que l'émeraude et le saphir ne constituent pas les seules richesses minières de la Nouvelle-Grenade. La formation salifère s'étend sur une vaste étendue, depuis les bords de la Madeleine jusqu'au milieu des *llanos* de l'Orénoque. Le charbon de terre se rencontre aussi sur plusieurs points, entr'autres sur le plateau même de Bogotá et dans les îles de Chiriquí près d'Aspinwall. Malheureusement il n'y a pas encore assez d'industrie pour rendre nécessaire l'exploitation de toutes ces richesses. Le charbon de terre des îles de Chiriquí est le seul qui ait éveillé l'attention des capitalistes.
- 34 Que de trésors inutilement prodigués par la nature dans ce beau pays ! Dans la chaîne du milieu où s'est concentré toute l'énergie volcanique des Andes, où les monts Puracé, Huila, Ruiz, et Tolima témoignent par leurs fumées et leurs laves de l'activité du travail intérieur, la terre peut être considérée comme un immense laboratoire de chimie toujours à l'œuvre pour déposer dans ses cavités ou dégager dans l'atmosphère des substances minérales. Que sont les sources thermales de l'Europe, les jets de gaz hydrogène de Fredonia, comparativement aux sources chimiques de la Nouvelle-Grenade ? D'après Boussingault, le Rio Vinagre fournit par jour 38 tonnes d'acide sulfurique et 31 tonnes d'acide chlorhydrique. Depuis, Degenhardt a découvert une autre source qui donne trois fois plus d'acide sulfurique, 40.000 tonnes par an, de quoi charger une plus grande armada que celle de Philippe II. Et combien d'autres sources aussi importantes pour l'industrie future n'y a-t-il pas dans ces régions volcaniques où une simple pellicule terrestre recouvre des lacs de minéraux en fusion !

V

- 35 Ainsi la Nlle-Grenade est riche, riche de tous les trésors de la terre, mais est-elle salubre ? On ne saurait répondre directement à cette question ; car tous les climats s'y rencontrent depuis le plus vivifiant jusqu'au plus meurtrier. L'insalubrité d'Aspinwall et de Chagres est proverbiale, et si Panama n'a pas deux ou trois cent mille habitants, c'est parce que les Européens y respirent la mort. Presque tout le pourtour maritime de la Nlle-Grenade est plus ou moins insalubre à cause des miasmes paludéens qui vicient l'atmosphère, mais aucune région n'est aussi malsaine que la côte du Pacifique, les pluies constantes et les forêts impénétrables aux rayons du soleil entretiennent une humidité fatale. C'est pourquoi la province de Chocó est comparativement inhabitée malgré ses richesses

minérales : l'or même n'exerce pas assez de fascination pour y attirer les immigrants et leur faire braver les dangers du climat.

- 36 Dans la Nouvelle-Grenade le cours des saisons suit régulièrement le cours du soleil. C'est la saison pluvieuse, quand le soleil est au zénith ; mais à l'époque des solstices, quand l'astre est perpendiculaire à l'un des tropiques, règnent les sécheresses. Dans les régions équatoriales, une bande de nuages semblable à l'une de celles que nous voyons sur la planète Jupiter, s'interpose directement entre le soleil et la terre que pourrait dessécher une chaleur trop intense ; ce voile humide oscille du nord au sud de l'Équateur en même temps que le soleil et, laissant tomber des pluies abondantes sur les contrées qu'il ombrage, produit ainsi l'alternative des saisons. Deux fois dans l'année cette zone de nuages passe sur la Nlle-Grenade, avec son cortège de pluie, de grêle et de tonnerre ; deux fois elle s'éloigne en laissant derrière elle une atmosphère pure et dégagée de vapeurs. Dans la Province de Chocó, au contraire, les pluies sont constantes et le cours des années et des siècles n'amène jamais un changement de saison. D'où vient ce contraste si remarquable entre le versant de la mer des Antilles et celui du Pacifique ?
- 37 Ce contraste est dû à la disposition des montagnes grenadines. Les cinq chaînes s'allongent comme une quintuple barrière pour empêcher les vents alizés de propager leur courant dans la direction de l'ouest, et les forcent à s'engouffrer dans les vallées de la Madeleine et du Cauca. La côte du Pacifique, parfaitement abritée contre les vents frais du nord-est, garde son atmosphère moite, lourde et immobile. Les couches d'air ne se renouvellent que lentement, et maintiennent la contrée dans un bain constant de vapeur. L'immense bassin de la mer du Sud est là pour fournir sans cesse au soleil qui l'aspire des torrents de nuages qui bientôt après retombent en torrents de pluie.
- 38 Aussi la région du Pacifique est-elle fertile entre toutes. Des arbres gigantesques, tellement enlacés des cordages de lianes que la lumière y circule à peine, absorbent par leurs feuilles avides des courants d'acide carbonique, et par leurs racines entrelacées s'abreuvent d'humidité. Là, tout disparaît sous la verdure, les marais eux-mêmes se cachent sous des forêts flottantes. Cette exubérance de végétation est accompagnée d'une exubérance de maladies ; les miasmes absorbés par l'homme germent dans son organisme et se développent tout aussi rapidement que les autres semences.
- 39 Dans certaines vallées de l'intérieur où l'atmosphère ne se renouvelle pas et laisse l'humidité ramper constamment sur le sol, la lèpre, l'éléphantiasis et le goitre forment une hideuse trinité de fléaux. La lèpre et les maladies qui lui ressemblent peuvent avoir pour causes les piqûres des insectes, la mauvaise alimentation, les habitudes immondes et peut-être aussi la dégénérescence des races mélangées au hasard dans une véritable promiscuité. Il est des hameaux où tous les habitants, sans exception, offrent un aspect effrayant avec leurs visages et leurs corps tachetés comme des peaux de panthère ; leurs vêtements en pourriture se détachent par lambeaux, et les cabanes où ils gîtent sont fétides et lépreuses comme eux. Leur aspect répugne d'autant plus qu'ils étalent leur laideur au grand air et sous un ciel si beau. Heureusement qu'il y a des remèdes infailibles pour ces hideuses maladies : la propreté, l'eau claire, une nourriture saine, des maisons commodes, le travail et l'instruction.
- 40 Le goitre est une triste infirmité, malheureusement très commune dans certaines vallées encaissées de l'intérieur, et cette infirmité est d'autant plus triste qu'elle est généralement accompagnée de crétinisme. Au commencement du siècle, le célèbre Caldas disait que sur dix habitants de la Nlle-Grenade il y avait un goitreux, mais il est probable

qu'il se trompait. Ce serait un fait trop déplorable que la décimation d'un peuple par une si laide maladie, pour qu'on puisse en admettre la réalité sans des preuves absolues.

- 41 Les recherches de Bousingault semblent avoir établi que les cas de goitre et de crétinisme se présentent seulement dans les vallées dont les eaux courantes n'ont pas reçu d'aération complète. Est-ce le manque d'iode, d'oxygène ou d'acide carbonique qui donne à l'eau la propriété funeste de changer des hommes en objets inertes à peine doués de la vie végétative ? Quoiqu'il en soit, l'eau qu'on laisse séjourner à l'air né produit jamais de mauvais effets. Ainsi pour obtenir la disparition graduelle du crétinisme, il suffirait de n'employer jamais que de l'eau puisée la veille.
- 42 Ces tristes maladies n'affectent nullement la salubrité générale de la Nouvelle-Grenade, pas plus que les fièvres de la Louisiane ou de la Floride n'affectent le délicieux climat du Kentucky : les plateaux et la plupart des vallées n'en restent pas moins des paradis terrestres. Dans certains districts la vie moyenne dépasse cinquante ans.⁹
- 43 Nulle part et à aucune époque de l'année, les chaleurs ne deviennent insupportables. Sur les côtes de la mer des Antilles la chaleur moyenne est de 27°C (73° Fahrenheit) ; jamais elle ne dépasse 37° C (99° Far.) tandis que dans les États-Unis, à Fort Gibson, on a vu le thermomètre indiquer la chaleur infernale de 47° C (117° Far.) Les oscillations des saisons s'opèrent toujours d'une manière si graduelle, qu'on s'en aperçoit à peine, et les variations subites qui moissonnent tant de vies aux États-Unis, sont parfaitement inconnues dans la Nouvelle-Grenade.
- 44 Cependant on pourrait faire un reproche à ce beau climat, celui d'être trop délicieux. L'énergie physique s'affaiblit dans la suave atmosphère où chaque souffle d'air que l'on aspire produit une douce volupté. Peut-être même l'intelligence perd-elle en vigueur ce qu'elle gagne en étendue ; elle devient plus généralisatrice, mais elle est moins incisive ; il faut que la volonté réagisse constamment sur elle, pour l'empêcher de se livrer paresseusement à la jouissance égoïste de la vie. Dans les régions tempérées, le changement des saisons produit sur l'homme un effet prodigieux : il hâte ou retarde l'élaboration des sens, augmente ou diminue la combustion intérieure, fait varier du tout au tout le genre de vie, transforme la nature dans l'espace d'une nuit, et, sans que l'homme change de place, fait passer tour à tour devant ses yeux les paysages les plus variés. Ces phénomènes divers secouent l'homme dans son être moral aussi bien que dans son être physique ; ils donnent sans cesse de nouvelles impulsions à l'intelligence, et celle-ci sollicitée par chaque nouvelle transformation de la nature, pense et pense sans relâche. Le climat de la Nouvelle-Grenade incomparablement plus riche et plus beau donne à l'esprit plus de grandeur, mais aussi le laisse dans un état de contemplation paresseuse : il est trop uniforme. Heureusement que cette uniformité disparaîtra quand les voies de communication permettront de s'élever, dans l'espace de quelques minutes, de l'été des plaines au printemps et à l'hiver des plateaux.

VI

- 45 Un si beau pays devrait avoir une grande population, car partout la nature y invite l'homme à multiplier et lui fournit en abondance tout ce qui peut rendre la vie agréable. En effet, lors de la conquête, les villes et les villages étaient semés par milliers dans les hautes vallées de l'intérieur, et le sol était cultivé jusques dans les gorges les plus étroites ; mais une poignée d'hommes venus de l'Orient suffit pour exterminer ou replonger dans la barbarie la plus abjecte ces tribus heureuses que le progrès ennoblissait

déjà. Les Espagnols sortirent tout-à-coup des forêts de la côte comme des bêtes féroces d'une espèce inconnue, montés sur des animaux superbes, à la crinière flottante, à l'œil de feu, portant des armes terribles d'où jaillissait l'éclair et la mort, faisant avec le doigt sur leur poitrine et sur leur front un signe mystérieux qui leur inspirait un rage diabolique. Les Indiens tremblèrent à la vue de ces effrayants demi-dieux, et se laissèrent massacrer par milliers ou bien enchaîner pour la mort plus lente, mais plus affreuse de l'esclavage.

- 46 Les horreurs de la conquête ont été partout les mêmes, au Mexique, à St-Domingue, à la Nlle-Grenade : là où se présente l'Européen avec sa civilisation, il faut que le vide se fasse devant lui, comme il se fait devant l'ouragan des Tropiques. Ici, l'on attachait par le cou des centaines d'Indiens à une même chaîne, et quand une de ces pauvres bêtes de somme succombait à la fatigue, on lui coupait la tête pour s'épargner la peine de dégager son cou de l'anneau de fer qui l'étreignait. Ailleurs, on faisait traquer de pauvres fugitifs par des chiens nourris uniquement de la chair des Peaux-rouges, et les chiens féroces se jetaient sur leurs victimes — non pour les déchirer, mais pour les dévorer vivantes. Aussi des tribus entières s'ensevelirent-elles dans les grottes des montagnes, préférant mourir de faim que de revoir le terrible visage des conquérants ; d'autres tribus, hommes, enfants et femmes s'avançaient sur le rebord des précipices, se donnaient la main pour ressentir une suprême commotion d'amour, levaient les yeux vers le soleil leur père, en le remerciant de son dernier rayon, et plongeaient ensemble dans les profondeurs de l'abîme. On voit encore leur os brisés au pied des rochers, et parfois les petits-fils de ces mêmes Espagnols qui les firent périr viennent retourner les ossements dans l'espoir de trouver quelque joyau d'or.
- 47 C'est avec horreur que nous lisons l'histoire de l'invasion de l'empire romain par les barbares, mais pour les Indiens, l'invasion des barbares de l'Est fut bien plus que la fin d'un empire, ce fut la fin du monde. Les temples furent saccagés, les villes brûlées, les campagnes redevinrent incultes, et des populations entières furent supprimées. Telle était la mission que le Dieu d'amour avait confiée aux civilisateurs chrétiens.
- 48 D'anciennes chroniques, d'une exactitude fort douteuse, il est vrai, affirment que lors de la conquête, le nombre des aborigènes était de huit millions. De ces huit millions, il ne resta bientôt plus que les tribus insoumises et de misérables esclaves ensevelis dans les mines, de sorte qu'en 1810, la vaste étendue de la Nlle-Grenade, pays trois fois grand comme la France, ne contenait plus que 800.000 habitants — Peaux-rouges, Peaux-blanches et Peaux-noires. Depuis, dans l'espace de moins de cinquante ans, la population a plus que triplé, et quarante mille individus nouveaux ajoutés par an à la masse des habitants témoignent en faveur de la salubrité générale du pays. Quant à l'immigration, elle apporte tout au plus un contingent de 100 personnes chaque année. Pourquoi donc les émigrants ne viennent-ils pas en foule vers la Nouvelle-Grenade ? Ont-ils peur d'être heureux ?
- 49 La population actuelle — de deux millions et demi d'habitants — est bien peu de chose pour un si vaste pays où un demi-milliard d'hommes trouverait sans peine à se nourrir. Toutefois, la Nouvelle-Grenade est beaucoup moins faiblement peuplée que les autres parties de l'Amérique du Sud, elle peut même se comparer sans trop de désavantage aux États-Unis, puisqu'elle contient près de 2 habitants par kilomètre carré, tandis que la République américaine n'en contient guère plus de 3. De plus, il faut remarquer que le pourtour maritime et les vastes *Llanos* du bassin de l'Orénoque sont presque inhabités, et que toute la population s'est massée sur les flancs montagneux et sur les plateaux des

Andes. Dans plusieurs provinces, la population est plus dense que celle de l'Espagne, presque autant que celle de la France.

- 50 C'est également à la divergence des Andes, à partir du nœud central de Pasto qu'il faut rapporter la répartition des habitants sur le territoire de la Nouvelle-Grenade. Sur le plateau de Pasto vit une population compacte, mais au point où les Andes se trifurquent, les villes et les villages se divisent également, et trois Cordillères d'hommes s'allongent sur les trois Cordillères de montagnes : à l'ouest se développe la ligne de population du Cauca, au centre celle de la chaîne volcanique et de la Madeleine, à l'est celle des hauts plateaux de la chaîne orientale. Plus au nord, là où cette même chaîne orientale se divise en deux rameaux, il se forme aussi deux rameaux de population, dont l'un se dirige en droite ligne vers la mer des Antilles, tandis que l'autre se recourbe vers l'Est, pénètre dans le Venezuela et comprend, dans son long développement, presque tous les habitants de cette république. Il en est de même dans l'état d'Antioquia : là où se réunissent par leurs contreforts les deux chaînes principales du centre et de l'ouest, les chaînes de population se rejoignent aussi et forment une société riche et prospère ; tandis que vers le nord, c'est au point même où les Andes s'affaissent sous les vastes forêts que s'évanouit la population, pour ne reparaitre que sur les bords mêmes de l'Océan, dans les villes maritimes.
- 51 Ainsi, la densité de la population est dans un rapport constant avec la hauteur des massifs et des chaînes. C'est entre 1,000 et 3,000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer que se sont fixés presque tous les habitants de la République ; plus bas, la nature est trop puissante et trop riche, le travail ne peut réagir contre elle ; plus haut, l'atmosphère est trop rude et le sol trop ingrat ; c'est donc vers les vallées fertiles épanouies sur le flanc des montagnes que l'homme se sent irrésistiblement entraîné. Si tout d'un coup la mer sortait de son lit et noyait le pays jusqu'à une hauteur de 1,000 mètres, presque toute la nation Grenadine, épanouie en éventail sur l'éventail des Andes, échapperait au déluge ; mais si l'océan s'élevait jusqu'à 3,000 mètres, quelques pâtres seulement pourraient voir, du haut des sommets, leur patrie disparaître sous le chaos des vagues.

VII

- 52 La population se compose de blancs, de noirs, de rouges et de métis de toutes les nuances intermédiaires. Les hommes de race parfaitement pure sont presque introuvables ; et, dans chaque province, l'absorption mutuelle des races donne aux habitants une physionomie de plus en plus homogène. Les types originaires se fondent pour reformer de nouveaux types en rapport avec les climats, et déjà la différence de couleur n'est plus un signe certain de la différence d'origine. Quoiqu'il en soit, c'est en raison de la couleur de leur peau que les diverses populations se sont étagées à diverses hauteurs au-dessus du niveau de la mer, de même que les fluides distincts se surnagent l'un l'autre en raison de leur plus ou moins grande densité. Dans les ports de mer et dans les vallées qui pénètrent, comme des golfes de verdure, entre les chaînes divergentes, prédomine le type noirâtre avec toutes ses variétés, depuis l'Atlantique Sambo, jusqu'au Quarteron mince et délicat. À mesure qu'on s'élève sur les montagnes, on voit le teint de la peau s'éclaircir par dégradations successives : au-dessus de 1000 mètres, la population est blanchâtre, au-dessus de 2000 elle est blanche. Ainsi la nuance de la peau est un sûr-indice de la capacité des organisations pour le calorique ; et les races plus ou moins mélangées s'étagent sur les pentes comme un véritable thermomètre d'hommes.

- 53 Les anciens maîtres du pays, — Chibchas, Tunebos, Motibones [Motilones] et autres sont parsemés à toutes les hauteurs au-dessus du niveau de la mer, mais ils ne sont à l'état de race pure sans mélange de sang espagnol, que là où la nature du pays qu'ils habitent les a défendus contre l'invasion. Grâce à l'insalubrité de leur climat, les Indiens du Chocó ont toujours repoussé les Espagnols ; de même le manque d'eau potable a sauvé les goajires de l'oppression, et les Indiens de Casare [Casanare] doivent leur liberté à l'immensité des *Llanos*.
- 54 Les indigènes des plateaux qui ont survécu aux massacres et à l'esclavage, n'ont pas tardé à s'unir avec les maîtres et disparaissent l'un après l'autre par suite d'une absorption graduelle. La race blanche possède une force d'assimilation tellement puissante qu'il lui suffit de peu d'années pour transformer la race d'hommes rouges avec laquelle elle se mélange. Bientôt les Indiens auront pacifiquement disparu de la Nouvelle-Grenade, et les deux sangs ennemis, — celui des bourreaux et celui des victimes se seront réconciliés dans les mêmes artères. Déjà le Grenadin, tout fier qu'il est de son origine espagnole, se vante aussi d'être fils du soleil.
- 55 Les Indiens insoumis sont au nombre d'environ 120,000. Il en est qui sont tout à fait sauvages et se vêtissent d'écorces et de feuilles comme nos premiers pères. Presque tous se servent à la chasse et dans les combats, de flèches empoisonnées, dont la pointe se brise dans la plaie et donne irrévocablement la mort. Certaines tribus préparent à cet effet le fameux poison *curare*, d'autres un mélange de venins, d'autres encore recueillent l'humour âcre qui suinte de la peau d'une grenouille inoffensive. Heureusement que la plupart des Indiens libres sont francs, généreux et pacifiques ; il est extrêmement rare qu'ils sortent des *llanos* où les a refoulés la civilisation et se présentent dans une attitude hostile contre les Grenadins ; quand ils le font, il est certain qu'ils ont été provoqués par une insulte ou par un crime.
- 56 De toutes les tribus indomptées la plus noble est celle des Goajires. Les hommes de cette peuplade sont grands, forts, admirablement proportionnés. Quand ils marchent on dirait voir des statues de bronze détachées de leur piédestal ; quand, penchés en avant comme avides d'espace, ils lancent leurs chevaux rapides à travers la plaine, et que le vent frémit dans leur couronne de plume d'aigle, on les prendrait pour des fils de la tempête. Jamais ils ne baissent le regard, et si la foudre gronde, ils jettent vers le ciel des tisons enflammés, comme pour rendre à l'esprit de l'orage éclair pour éclair.
- 57 De pareils hommes ne peuvent que professer un large mépris pour les traitants rapaces qui viennent les tromper, et ils reportent sur toute notre civilisation conventionnelle le dégoût qu'ils éprouvent pour ces misérables avortons. On a cru civiliser des Goajires en leur enseignant l'usage de l'alphabet, de l'âlène et du rabot, et l'on s'est naïvement étonné quand ces fils de la nature se sont enfuis pour retourner dans leur patrie sauvage, — comme si l'atmosphère souillée d'un bouge valait mieux que la liberté et les galops retentissants sur le sol durci des savanes ! Ne vaut-il pas mieux vivre seul et fier sur la plage bruyante de l'Océan, que de se perdre au milieu d'une foule qui vit de médisances, de haine, de querelles et de gros rires ?
- 58 Dernièrement un missionnaire dévoué pénétra parmi les Goajires pour leur annoncer l'Évangile ; il commença par prêcher avec une ardeur louable les mystères de la grâce et de l'incarnation, mais bientôt l'humble ministre du seigneur s'enivra comme les Indiens de grand air et d'indépendance, se tatoua superbement les bras et les jambes, fit bondir

son cheval sur le sable des plages et poussa le cri de l'homme libre en brandissant son arc. Tout son latin et son christianisme s'étaient évaporées au soufflé de la grande nature.

VIII

- 59 La diversité des climats suppose une diversité correspondante des mœurs, et ceux qui voudraient juger la nation Grenadine en bloc — commettraient une erreur capitale. Les hommes du Sud ne ressemblent point à ceux du Nord ; et, la dissemblance est la même entre les habitants des plaines et les montagnards qu'entre les roches neigeuses des sommets et les forêts ondoyantes de la côte. Tout, jusqu'aux ressemblances imposées par les mêmes conditions politiques et sociales, subit la loi du contraste ; et souvent des faits similaires en apparence procèdent de causes tout-à-fait distinctes. Ainsi l'ignorance, l'isolement du reste du monde, ce vague besoin de croire qui porte les esprits non encore initiés par la science à se repaître de vaines rêveries, ont rendu les hommes du Nord superstitieux comme ceux du Midi, et leur font accueillir les contes les plus absurdes avec une avide crédulité ; mais entre la superstition ridicule des habitants de la côte et celle non moins ridicule des habitants de l'intérieur, il y a une grande différence de nature. Les populations des plaines maritimes sont portées à tout admettre sans réflexion, elles croient au hasard tout ce qui donne pâture à leur instinct de merveilles, tout ce qui parle à la peur, à la haine, à l'amour brutal : mais ces superstitions ne sont autre chose qu'une poésie grossière, elles ne s'inoculent pas dans la substance intime de l'âme ; un conte joyeux fait au clair de la lune les apporta, — un gros rire les remporte, et l'esprit reste libre pour courir après de nouvelles folies. Voilà pourquoi dans le Nord, les prêtres sont impopulaires et les habitants plus que sceptiques à l'égard de la religion chrétienne. Ils sont las de vieilles cérémonies qui ont déjà plusieurs siècles d'ancienneté, et voudraient quelque chose de nouveau. Le protestantisme est pour eux une religion beaucoup trop maigre et tout-à-fait en dehors de leurs instincts et de leurs mœurs ; mais ils se convertiraient en foule si le Grand-Lama avait la rage du prosélytisme et daignait leur envoyer des bonzes.
- 60 Dans le Sud montagneux, la superstition est bien différente, elle a quelque chose d'austère et d'immuable. En se mélangeant, le fanatisme de l'Espagnol et la docilité crédule de l'Indien ont disposé les esprits à un profond amour de l'absurde. Dans certaines provinces, les prêtres exercent encore une telle influence que les paroissiens paient volontairement la dime, malgré l'abolition officiel de cet inique impôt ; et l'appel direct fait à leur intérêt pécuniaire par les chambres législatives n'a pas suffi pour les ébranler dans leur aveugle soumission.
- 61 Un des spectacles les plus tristes et les plus ridicules qu'il soit donné de contempler dans la Nouvelle-Grenade, — c'est le spectacle d'une procession religieuse. Tous les personnages bibliques y figurent : Jésus-Christ avec une barbe postiche et des morceaux de clinquant autour de la tête, la Sainte-Vierge et le Pigeon sacré, Lazare couvert d'une lèpre trop réelle, le traître Judas, mannequin habillé à la dernière mode et doué d'un superbe cigare, Simon de Cyrène ployant sous le faix de la croix et s'enivrant d'eau-de-vie sous prétexte de se rafraîchir et de satisfaire ainsi aux probabilités historiques, puis des anges et surtout des diables sans nombre qui réjouissent le public par leurs grimaces, leur contorsions et leurs cabrioles. Aux reposoirs, la foule suspend les images des saints nouvellement canonisés — Napoléon, Chactas, Atala, Paul et Virginie, ou à défaut de ces

bariolages sacrés, des pierres et des écorces miraculeuses qu'on invoque comme de véritables dieux.

- 62 Certes, les Chibchas s'avaissaient bien moins, quand ils courbaient le genou devant le soleil et rendaient grâces à sa lumière fécondante. N'est-il donc pas temps que la science balaie toutes ces inepties de la surface de la terre, et que l'homme las de s'adorer dans la pierre, dans le métal, dans tout ce qui lui est extérieur — se reconnaisse enfin lui-même ?
- 63 L'ignorance étant une des conditions nécessaires de la superstition, il est inutile de dire qu'elle est générale dans la Nouvelle-Grenade. Le nombre de ceux qui savent lire et écrire est tout au plus de 1 sur 60, c'est-à-dire que ceux qui ont pénétré les mystères de l'alphabet forment un aristocratie quatre fois moins nombreuse en proportion que l'aristocratie nobiliaire de la Prusse. Ici encore, le contraste est manifeste entre le centre et la circonférence de la République : les écoles de la côte sont beaucoup mieux fréquentées, et par conséquent il y a dans la Nouvelle-Grenade plus de nègres sachant lire et écrire que des blancs ou d'Indiens. D'où vient cette anomalie ? D'où vient que les provinces les plus peuplées, les plus industrieuses, les plus véritablement civilisées, semblent le plus dédaigner l'instruction, si bien que dans certains districts, il n'y a sur 1.000 habitants qu'une jeune fille et deux garçons à l'école ?
- 64 C'est que la plus souvent il n'y a qu'un rapport très indirect entre le nombre de ceux qui savent plus ou moins épeler et l'instruction générale d'un pays. L'alphabet peut devenir un moyen d'instruction ; mais quand l'étude des enfants se borne à déchiffrer ce grimoire, il ne sert qu'à fatiguer l'esprit, à fausser la logique simple et naïve des premières années de la vie : le travail qu'il occasionne — non seulement n'atteint pas le but, mais encore vicie l'intelligence et la rend inhabile pour des études sérieuses. C'est cela peut-être qu'ont instinctivement deviné les parents grenadins : ils ne voient pas ce que gagnent les enfants à savoir beugler en chœur les lettres de l'alphabet et griffonner de jambages sur leurs ardoises graisseuses. Vraiment on ne saurait les en blâmer. Tant que les enfants ne pourront pas jouir d'une instruction réelle qui en fasse véritablement des hommes, il vaut bien mieux qu'ils apprennent à tisser des chapeaux de paille ou à guider le charrue ; car le travail ennoblit toujours, tandis que l'ânonnement de l'alphabet ne peut qu'abrutir les enfants et — qui pis est — leur faire tirer vanité de leur abrutissement même.
- 65 Le grand reproche que l'on fait toujours aux nations de souche espagnole est de se laisser aller à une lâche indolence et de sacrifier toutes les mâles joies du travail à la stérile volupté des siestes. Cet antique lieu commun n'est point fondé ; car tout prouve que c'est au climat, au relief des continents tout aussi bien qu'à l'impulsion du passé qu'il faut attribuer l'activité ou l'inactivité des peuples. Le contraste qui s'observe entre l'Américain des Carolines et celui de la Nouvelle-Angleterre correspond au contraste des climats et ne provient point d'une virtualité innée qui permettait à certains peuples de l'enorgueillir comme les élus de l'histoire.
- 66 Voilà pourquoi le travail est plus difficile au Colombien des côtes qu'à celui dont les pommons s'emplissent de l'air froid des montagnes : la paresse lui descend d'en haut avec les rayons de plomb du soleil ; elle lui est apportée par le souffle uniforme et continu des vents alizés. Mais sur les hauteurs, là où l'homme de race espagnole est soustrait à l'influence énervante et voluptueuse d'un trop doux climat, le travail devient la grande joie de la vie. Quand l'intérieur de la Nouvelle-Grenade communiquera par de vastes issues avec les ports de la côte, alors les habitants de Socorro, d'Antioquia, de Candinamarre [Cundinamarca] sauront prouver au monde qu'ils forment un peuple de

travailleurs. Bientôt aussi les habitants de la côte de plus en plus entraînés par le progrès universel, et mis en face de leur intérêt immédiat et pressant, seront forcés de réagir sur leur voluptueuse oisiveté. On les accuse avec raison de dire toujours Demain ! Demain ! — mais déjà ce demain commence à se lever pour eux.

- 67 Ainsi le contraste du relief central et du pourtour maritime explique tous les autres contrastes de climat, de végétation, de mœurs et d'état social. Dans l'intérieur, la classe hispano-chibcha se distingue par un grand amour du travail, une propreté méticuleuse, un crédulité naïve ; la race hispano-africaine des côtes au contraire est généralement indolente, sale, vêtue de haillons, et le scepticisme railleur commence à remplacer chez elle la croyance aux traditions antiques. Dans l'intérieur, les crimes sont presque inconnus, tellement que les tribunaux y sont un luxe inutile et corrupteur ; sur la côte en revanche, la chaleur du sang, les éclairs de rage entraînent souvent à des actes de violence ; mais là aussi les vols sont très rares, car parmi les Grenadins, il n'en est pas un seul qui ne puisse vivre de son travail ou de ses vellétés de travail. Une seule espèce de vol est assez fréquente, celle qui se commet aux dépens du trésor public : dans tous les pays du monde, les employés prélèvent un impôt secret sur le gouvernement, ils appliquent à leur manière la loi du talion sur le fisc rapace et brutal.
- 68 Quoiqu'il en soit et malgré l'ignorance, la superstition et tous les défauts qui leur sont communs avec les peuples enfants, on ne peut s'empêcher d'aimer les Grenadins. Ils ont le geste poli, le sourire gracieux, le cœur sympathique : naturellement heureux, ils aiment à voir les autres aussi libres de soucis qu'ils le sont eux-mêmes. Qu'un piéton traverse la Nlle-Grenade du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, il lui suffit d'emporter son bâton de voyage ; car le plus humble laboureur n'eût-il qu'une banane lui en offrira généreusement la moitié. Est-il donc vrai que ce peuple mérite le mépris de tant de civilisés qui ont seulement une pensée, un rêve, un souffle, une vie : acheter bon marché et vendre cher.

IX

- 69 Tout pays isolé et sans voies de communication est comme un embryon chez lequel le système circulatoire n'est pas encore développé. La Nouvelle-Grenade est un de ces embryons : elle n'a pas encore été engendrée à ça vie extérieure et ne respire qu'à demi dans la grande atmosphère des peuples. Par un contraste étrange, la nation grenadine peut être considérée par les étrangers comme un organisme presque inactif, tandis qu'en réalité ceux qui en composent la grande masse sont des travailleurs infatigables. C'est que la distance réciproque des centres de population épars sur un vaste territoire, la hauteur des montagnes, le mauvais état des chemins limitent l'activité nationale dans un cercle très étroit et ne lui permettent de réagir que sur elle-même.
- 70 Une autre cause de cet isolement prolongé doit être cherché dans la richesse même du pays : car tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve en abondance dans cette Amérique heureuse. Les fruits d'Europe et ceux de la zone torride, jetés au hasard dans une telle variété que l'œil d'un botaniste ne peut y croire, se vendent à la fois sur les marchés et remplissent l'atmosphère des parfums des deux zones. En certains endroits, les sentiers des forêts sont tellement jonchés de fruits qu'ils forment sous les pas des hommes et des chevaux comme une boue odorante et savoureuse, sur laquelle se précipiteraient avec avidité les pauvres mendiants d'Europe. Parmi les productions utiles à l'alimentation de l'homme il ne manque guère aux Grenadins que la vigne et le thé : or, il ne dépend que

d'eux d'acclimater ces plantes étrangères qui, dans les jardins botaniques de Bogotá, donnent des produits d'un arôme exquis.

- 71 L'abondance universelle est accompagnée d'apathie commerciale ; car ceux qui n'ont jamais été pauvres ne tiennent guère à s'enrichir. N'ayant besoin que de rares marchandises étrangères, les habitants de la Nlle-Grenade ne sont pas tentés non plus d'expédier leurs denrées, et quelques produits surabondants descendus par la Madeleine leur suffisent pour payer les achats de laine, de cotonnades et de quincaillerie faits à l'extérieur. En multipliant les besoins factices, le progrès multipliera d'autant les achats et les ventes, tout cet ensemble d'échanges qu'on pourrait appeler la respiration d'un pays ; car dans la société tout est action et réaction, choc et contre-choc.
- 72 En général, les exportations d'un pays peuvent toujours donner une idée approximative de son activité. On peut dire qu'une nation est d'autant plus élevée dans la série des nations commerçantes que ses produits manufacturés dépassent en valeur ses produits agricoles, et que ceux-ci à leur tour dépassent les produits naturels donnés gratuitement par le sol. Sous ce rapport la Nouvelle-Grenade offre exactement contraire et que ses richesses naturelles forment les deux tiers de la totalité de ses ventes à l'étranger. L'or, l'écorce de quinquina, les cuirs bruts, tous produits plus ou moins spontanés du sol, représentent une valeur de 5.000.000 de piastres ; tandis que le café et le tabac figurent seulement pour une somme de 2.000.000 et que les chapeaux de *jipijapa*, seul manufacturé qu'achète l'étranger, n'atteignent pas une vente de 400.000 piastres. Chaque Grenadin n'achète et ne vend aux autres peuples que pour une somme de 6 piastres, c'est-à-dire 4 fois moins qu'un Américain, 7 fois moins que qu'un Anglais. C'est bien peu pour un si riche pays. La Nouvelle-Grenade a bien fait de choisir pour emblème national la corne d'abondance qui traîne paresseusement sur le sol, en laissant échapper quelques fruits au hasard.
- 73 Mais rien ne se perd de la vitalité des peuples, et ces hommes qui passent leurs journées à fabriquer le *poncho* national ou bien à cultiver leur champs de maïs ou d'*arracachas* — ces femmes qui veillent jusques bien avant dans la nuit pour tisser leurs chapeaux de *jipijapa* sauront aussi travailler pour le reste du monde avec autant d'assiduité qu'ils le font aujourd'hui pour eux et leur familles. Déjà les changements s'opèrent d'année en année avec une rapidité proportionnellement plus grande que parmi les nations les plus avancées. Les montagnes se tournent ou se franchissent, les barques se hasardent au pied des cataractes, les bateaux à vapeur viennent gronder jusqu'à 800 milles dans l'intérieur du continent sous les rapides de Honda. Le tabac et le café, qui forment aujourd'hui la masse de l'exportation agricole, sont des produits presque nouveaux entrés depuis peu dans la circulation du commerce grenadin, et prenant tous les ans une plus grande importance. Dans l'espace des vingt dernières années, l'exportation du tabac a deux fois centuplé. Sans doute le sucre aussi va bientôt faire concurrence au sucre des Antilles sur les marchés d'Europe et d'Amérique. Maintenant c'est à peine si tous les manèges en mouvement suffisent à l'énorme consommation locale, mais déjà l'on peut voir en maints endroits la vapeur des usines tournoyer au-dessus des champs de cannes, et bientôt les machines en foule suppléeront à la rareté des bras. Tous les progrès des autres nations s'accomplissent graduellement dans la Nouvelle-Grenade et la soulèvent au niveau général. Tel est le privilège des peuples arriérés, ils peuvent d'un bond franchir l'espace qu'ont si douloureusement cheminé les autres peuples à travers le sang et la misère ; le poids des siècles ne les accable pas et, jeunes, vigoureux, ils peuvent dès le premier jour de leur vie sociale, posséder la science que les autres ont péniblement acquise. C'est ainsi

que les Grenadins auront le chemin de fer avant d'avoir eu le sentier vicinal, la locomobile avant d'avoir eu le charrue, le télégraphe électrique avant de savoir déchiffrer l'alphabet. A peine le jeune peuple est-il né que toutes les vieilles sociétés de la terre viennent déposer leurs trésors dans son berceau.

- 74 Du temps de la domination espagnole, tout souffle de vie indépendante était soigneusement étouffé par le monopole, toute industrie était l'objet d'une concession spéciale et le travail lui-même était un privilège. Carthagène seule avait le droit d'importer les marchandises d'Espagne et d'expédier à la mère-patrie les produits du sol Grenadin ; de même par suit d'une centralisation funeste, Bogotá s'était emparé de tout le commerce intérieur, et toutes les marchandises avant d'arriver à leur destination étaient forcées de décrire une ellipse à travers la capitale. Cependant, Bogotá loin d'être un centre est la dernière ville projetée par la civilisation espagnole dans la direction de sud-est, et plus loin on ne trouve que des plateaux déserts et d'immenses *llanos* plus désertes encore. Heureusement que le commerce va bientôt cesser de faire un absurde détour par Bogotá avant d'alimenter les provinces de l'intérieur : on travaille activement à la construction d'un chemin qui unira les riches plateaux du centre directement à la Madeleine, et alors Bogotá forcément délaissée par le grand mouvement circulatoire du pays, perdra beaucoup de son importance relative et ne devra plus sa population qu'au centralisme politique. Mais cette période de décadence ne durera qu'un temps et sera suivie d'une période d'accroissement grandiose ; car Bogotá se trouve placé au divorce même des eaux entre les affluents de l'Amazone, de l'Orénoque et de la Madeleine. Quand les bords de ces grands fleuves seront colonisés et que les vapeurs remonteront le Caquetá et le Meta jusqu'à quelques lieues de la capitale, c'est là que se trouvera le point de croisement entre les trois bassins et que viendront se rencontrer les produits de Carthagène, d'Angostura et de Pará. Malheureusement la Madeleine est restée jusqu'à nos jours la grande et presque la seule artère commerciale de la République. C'est un Mississippi modeste, sillonné par une douzaine de timides bateaux à vapeur et gardé à son embouchure par la petite ville de Barranquilla, New-Orleans en miniature. Les quatre ports Atlantiques de la Nlle-Grenade, Rio-Hacha, Santa Marta, Savanilla, un autre encore se dirige vers le beau port de Santa-Marta. L'examen géologique du sol démontre qu'autrefois une quatrième embouchure s'ouvrait dans le port même de Rio-Hacha, et bien que cette embouchure ait été obstruée depuis par le soulèvement graduel de la contrée, cependant le divorce des eaux entre la rivière actuelle de Rio-Hacha et le bassin de la Madeleine est tellement peu prononcé, qu'il suffirait d'une écluse pour rétablir artificiellement l'ancienne bouche du fleuve. Ainsi les quatre grandes ports de la Nouvelle-Grenade, bien qu'espacés sur un longueur de plus de 100 lieues de côtes, sont rattachés ou facilement rattachables au même fleuve par un système d'embouchure et de canaux. Sous le rapport commercial, le delta de la Madeleine est aussi grandiose que celui du Mississippi, et de plus il a l'avantage de bon ports et d'une mer sans orages. Chose remarquable et qui peut donner une idée de la beauté pittoresque de la Nlle-Grenade c'est dans ce delta même, entre ses branches marécageuses, que les cimes de la Sierra-Nevada se dressent à 6.000 mètres de hauteur. Pour vous faire une idée de nos paysages grandioses, figurez-vous des montagnes d'un lieue et demie d'élévation sur le bord du Bayou Lafourche ou du lac des Allemands.
- 75 Savanilla est aujourd'hui le port le plus important de la République, à cause de la proximité de la bouche principale du fleuve et de la ville de Barranquilla. La noble Carthagène des Indes a beaucoup perdu de l'importance que lui avaient autrefois procuré

le monopole et son beau port. Ce port est encore très beau, mais comme frappés de démence, les Espagnols eux-mêmes ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le gêner. Les navires pouvaient y pénétrer jadis par deux entrées, Boca-grande et Boca-chica.

- 76 La première, large bras de mer, était en outre naturellement draguée et nettoyée par les vagues, tandis que Boca-chica, étroit goulot où les navires ne peuvent s'insinuer qu'en faisant des manœuvres périlleuses, s'ensable parfois. Cependant le gouverneur espagnol d'alors (1760) fit semer de récifs artificiels la grande entrée du port, pour le défendre contre les Anglais. On dépensa 1.500.000 piastres pour ce travail insensé, et maintenant il s'agit d'en dépenser peut-être davantage pour débayer le chenal. Que la guerre est absurde puis qu'elle mène à de pareilles absurdités !
- 77 Quant à l'isthme de Panamá, on peut le considérer à part, car c'est un point d'une importance universelle comme l'isthme de Suez e le détroit de Singapore : c'est un centre de croisement où se rencontrent, en théorie du moins, les lignes commerciales menées de tous les points de la terre. Aussi, par un acte de générosité sans exemple jusqu'à nos jours, le gouvernement grenadin en a fait un État presque indépendant, et renonçant ainsi à ses prérogatives de suzeraineté, a mis ce territoire sous la protection du monde entier, l'a proclamé un nouveau Delphes dont tous les peuples sont les amphictyons.
- 78 Telle est la logique des siècles : toutes les libertés se provoquent et se répercutent. Le principe de la franchise des rivières défendu autrefois par l'Amérique contre l'Espagne, aujourd'hui par le Pérou contre le Brésil, mène forcément au principe de la franchise des détroits, des isthmes et finalement des continents eux-mêmes : car tous les points de la terre son aussi des lieux de passage, et le commerce peut revendiquer hautement le droit d'y circuler. Or, qu'est-ce donc cette liberté de mouvement — si non la République universelle ?

X

- 79 Les capitaux et l'industrie n'osent pas s'aventurer dans notre belle république de la Nouvelle-Grenade, parce qu'elle est trop souvent agitée par des commotions intestines. On se figure que les soulèvements populaires sont aussi nécessaires dans une république hispano-américaine que l'effervescence des laves dans la gueule d'un volcan, et les écus timides et peureux se gardent bien d'affiner vers un semblable pays.
- 80 D'abord, il s'en faut que les revirements et les transformations de l'Amérique du Sud tient la gravité des révolutions d'Europe, révolutions qui sont toujours plus ou moins des catastrophes sociales à cause même de leur nécessité historique et de l'immensité de leurs résultats. Le plus souvent, les *pronunciamientos* [sic] de l'Amérique sont des choses fort simples qui ne dérangent nullement les habitudes paisibles des citoyens : on se prononce le soir, on dort parfaitement la nuit, puis on se déprononce le lendemain. Combien de révolutions n'y a-t-il pas eu où l'action s'est bornée à des courbettes polies de la part des vainqueurs, à des courbettes non moins polies de la part des vaincus ? Les trois républiques de Colombie se sont séparées comme trois amis qui s'en vont chacun de leur côté après s'être serré la main ; et de nos jours, le sud du Pérou s'est alternativement prononcé pour et contre Vivanco sans que cette double révolution ait coûté une escarmouche. Dans un pays où le gouvernement ne possède ni armée, ni trésor, où les quelques troupes qu'il pourrait rassembler à la hâte auraient à traverser de vastes territoires avant d'arriver sur le théâtre de la révolution, il ne pourrait guère en être autrement : grâce à la faiblesse du pouvoir central, les péripéties de la plus haute

importance s'accomplissent avec autant de facilité qu'un simple changement dans la direction de la brise.

- 81 Cependant ces révolutions ne laissent pas de faire du mal, puisqu'elles effarouchent le commerce ; et d'ailleurs il faut avouer qu'il y a eu des exemples de luttes acharnées, surtout dans le Mexique et dans la République Argentine. Quelles sont donc les causes de cet état de fermentation populaire ? Connaître ces causes, c'est en même temps savoir quand elles disparaîtront et laisseront en paix cette belle Amérique aussi souvent visitée par les révolutions que par les tremblements de terre.
- 82 Il est inutile de rappeler que l'ignorance entre pour beaucoup dans cette longue suite de revirements politiques, car plus les têtes sont vides et plus il est facile de les faire tourner dans tous les sens. Tourmenté par le désir d'un bonheur plus complet, l'homme ignorant combat tour à tour dans les partis les plus opposés, espérant toujours que son état changera pour le mieux, et souvent il donne sa vie, son dévouement, son amour à des chefs qui le haïssent et emploieront toute sa force enthousiaste à lui faire consommer son propre malheur. Le peuple a-t-il eu tort de revendiquer son bien-être ? Non certes, mais il était ignorant, il avait les yeux bandés et ses coups tombaient au hasard aussi bien sur l'ami que sur l'ennemi.
- 83 Mais il est des révolutions puissantes où le peuple ne se trompe pas, où une simple impulsion du cœur arme tous les bras pour la même cause, où les questions les plus ardues que la science s'est en vain appliquée à résoudre ne sont plus qu'un jeu pour l'instinct universelle, où les chants de triomphe et les larmes de joie inaugurent une nouvelle ère historique. Telles furent toutes nos grandes révolutions humaines, telle fut celle qui délivra les colonies américaines après 15 ans d'une lutte à mort.
- 84 Pourquoi donc, après la défaite des Espagnols, les révolutions ont-elles continué à remuer la société tantôt sur un point, tantôt sur un autre, de même que la flamme après avoir consumé sa proie trace encore sur les cèdres de capricieux dessins d'étincelles ? C'est que la victoire de la liberté n'était décisive qu'en apparence : les Espagnols en fuyant avaient laissé derrière eux la haine des races, l'ignorance, la misère, une longue habitude d'asservissement, des soldats et des prêtres ; de nationale qu'elle avait été, la guerre devenait civile ; vaincu sur les champs de bataille, le principe monarchique ne l'était pas encore dans les institutions, et ces mêmes héros libérateurs qui avaient chassé les armées royales par-delà les mers, se mirent à défendre contre leurs concitoyens la cause politique des rois qu'ils avaient surmontés. Ainsi dans la Nlle-Grenade, comme partout ailleurs, il y a deux partis — l'un qui voudrait conserver ce vieil appareil monarchique et catholique dans lequel on pétrissait le peuple, l'autre qui défend sa liberté soit avec l'instinct de la bête fauve, soit avec la conscience de l'homme déjà moralement libre. Entre ces deux partis la lutte est perpétuelle et toutes les secousses, tous les tressaillements de la société proviennent des alternatives de la victoire. Heureusement qu'il en est des corps sociaux comme des corps de la nature : pour eux aussi toute fermentation est essentiellement passagère et consiste simplement à stabiliser des éléments qui formaient auparavant un mélange instable.

XI

- 85 Un autre circonstance, qu'on nous permettra peut-être de relever, a contribué à rendre les révolutions fréquentes dans les républiques hispano-américaines : c'est que toutes, effrayées de leur victoire et craignant de rester dans le chaos social, ont cru devoir se

modeler sur la république Nord-Américaine et se sont hâtées de copier leurs constitutions sur celle des États-Unis. C'était absurde, car ce qui convient au climat, aux mœurs et aux traditions des Anglo-Américains est loin de convenir également aux descendants des Espagnols et des Chibchas. Ainsi l'on comprend l'institution du Sénat et la nomination de deux sénateurs par État dans un pays où l'équilibre doit se maintenir à tout prix entre deux partis géographiquement circonscrits et s'abhorrant l'un l'autre ; mais qu'a-t-on besoin de Sénat dans la Nouvelle-Grenade où les diverses provinces ont des intérêts analogues, où cette brûlante question de l'esclavage n'excite pas les haines de partis ? On comprend la présidence et le pouvoir royal du veto dans les États-Unis où il importe avant tout de tenir la balance entre deux chambres qui doivent nécessairement entrer en conflit, puisqu'elles représentent des intérêts divers ; mais qu'a-t-on besoin de cette logomachie présidentielle dans les Républiques du Sud où les chambres n'ont aucune raison puissante pour se faire opposition et ne sont que les doublures l'une de l'autre, puisqu'elles défendent absolument les mêmes intérêts ? Peut-être aussi pourrions-nous dire que la Constitution américaine est loin d'être parfaite même pour les États-Unis et qu'un avenir assez rapproché lui fera subir des modifications bien plus radicales que celles de 1789. Cependant, quels que soient ses défauts, elle convient aux Anglo-Américains parce qu'elle rentre dans leur tradition. Fils d'Anglais, ils ont accepté l'héritage de leurs pères, et c'est toujours avec un respect filial qu'ils ont fait des changements à la Constitution royale d'Angleterre, afin de l'adapter à leurs mœurs et à leur état social. Pour eux les précédents ont force de loi, et les anciennes coutumes sont aimées, vénérées, adorées. Toucher à leur constitution, ce serait toucher à l'arche sainte, attenter au peuple lui-même, dans le symbole de sa force et de sa gloire.

- 86 Pour les républiques de Colombie et les autres républiques espagnoles, les circonstances étaient bien différentes, et cependant leurs chefs ont tous choisi cette Constitution que les Américaines avaient eux-mêmes copiée sur une Constitution monarchique. Puis ignorant que, pour être durables, les lois doivent être en rapport intime avec les mœurs du peuple qu'elles sont destinées à régir, ils ont prétendu donner à un simple chiffon de papier l'importance d'une révélation presque divine ; et quand plus tard les peuples fatigués de cette importation étrangère voulurent s'en délivrer, ils eurent à lutter contre tous ceux qui croyaient y voir les principes mêmes de la sagesse et la cause unique de la prospérité américaine. Depuis 1820, les Constitutions Sud-Américaines ont été bien souvent maniées et remaniées, mais jusqu'à présent tous les partis ont été le jouet de cette même illusion fatale qu'il faut absolument une Constitution pour le bonheur du peuple et que cette Constitution doit être plus ou moins rédigée selon la teneur de Constitution-modèle.
- 87 Dans l'Amérique Espagnole, la révolution eut un tout autre caractère que dans l'Amérique du Nord ; ce n'était pas simplement une colonie échappant à la mère-patrie comme un fruit mûr qui se détache de l'arbre, c'était aussi et avant tout une guerre de races. Les Indiens, tout en mélangeant leur sang avec celui des conquérants Espagnols, avaient gardé leur noble amour de l'indépendance, et dans les années de 1810 à 1820, ce fut la nationalité des aborigènes qui reparut sur les champs de bataille, après trois longs siècles d'esclavage. Déjà, pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle, les Indiens du Socorro et des plateaux environnants s'étaient soulevés contre les Espagnols, et sous le nom de *Comuneros* avaient fièrement revendiqué leurs droits d'hommes libres. Pris à l'improviste, le gouvernement espagnol accorda tout aux Indiens, se réservant le plaisir de se venger plus tard, comme en cachette, sur le menu fretin des révolutionnaires. En

1810, la même nationalité indienne s'affirme de nouveau, et bien que les chefs du mouvement fussent pour la plupart de sang espagnol, cependant ces combattants qui venaient avec enthousiasme donner leur vie, ces armées souvent détruites mais toujours renaissantes, provenaient du sol même de l'antique patrie.

- 88 Les nationalités ne disparaissent jamais complètement ; comme ces fleuves qui s'engouffrent sous les rochers pendant une partie de leur cours, mais finissent par rejaillir de l'abîme et reparaître à la surface, ainsi les peuples supprimés en apparence se relèvent sous d'autres noms, sous d'autres formes politiques et sociales, mais leur civilisation, le principe même de leur existence n'a cessé de se développer dans le silence de l'esclavage. Lors du régime colonial, l'histoire de l'Amérique Espagnole commençait seulement avec les voyages de Christophe Colomb : à partir de 1810, la chaîne des siècles est renouée et l'histoire des nations américaines va se perdre dans la nuit des origines avec les Chichimèques et les Nahuatlèques, avec Manco-Capac et Bochica. Voilà pourquoi dans le moment solennel de la victoire, après avoir à grands coups d'épée reconquis leur liberté perdue depuis 300 ans, les Grenadins auraient dû se souvenir de leur ancêtres vaincus, et, plutôt que de proclamer une Constitution rédigée dans un langage étranger, remonter aux temps anciens vers les sources vives de leur propre nationalité.
- 89 Après les grandes journées européens de 1848, les Grenadins subirent une nouvelle secousse politique, et toute grande parole que retentit alors de l'autre côte de l'Océan trouva son écho dans les Cordillères : alors le pacte social fut modifié dans un sens plus large et plus humain, car si la Constitution américaine est essentiellement et exclusivement anglo-saxonne, il n'en est pas ainsi des idées françaises qui tendent à briser les liens de toute nationalité importune, et à s'adapter à tous les peuples, de manière à devenir le patrimoine universel. Les Grenadins, doués d'une grande facilité d'absorption pour tout ce qui est beau, apprirent bientôt à parler avec éloquence ce langage de l'homme libre ; les monopoles furent abolis, l'armée fut licenciée, l'Église séparé de l'État et tous les partis s'unirent dans un élan d'enthousiasme. Mais depuis, en voyant l'Europe de nouveau saisie par des griffes impériales et ne comprenant pas le sens de cette péripétie, ils ont presque douté de la liberté et l'on a vu l'un des chefs du parti libéral s'excuser publiquement d'avoir prêté les œuvres de Voltaire à un jeune homme. Maintenant le Congrès est assemblé pour réformer la Constitution dans le sens du passé : le pendule continue ses oscillations.
- 90 Cependant les Grenadins aiment la liberté, ils l'aiment d'un amour profond. Votant le plus souvent au hasard, ignorant quel nom est imprimé sur leur bulletin, ils se donnent pour maîtres des hommes indifféremment bons ou méchants ; mais on ne doit pas les juger d'après leurs votes, car ils ne savent ce qu'ils font. C'est dans la vie intime des Grenadins, dans leur conduite journalière, dans leurs relations mutuelles, qu'il faut les observer pour voir qu'en effet la conscience de leur liberté propre et le respect de la liberté d'autrui sont chez eux des sentiments sincères et profonds. Ils ne manifestant point cette envie haineuse et perfide qui ronge le plus souvent les petits bourgeois d'Europe à l'égard de ceux qui sont plus riches, plus beaux, plus intelligents qu'eux ; ils aiment à entendre professer toute opinion, même celle qui leur est contraire, et ne se laissent pas entraîner par la rage de contredire, si fréquente ailleurs ; on ne les voit jamais ramper servilement devant un supérieur ou battre la grosse caisse en l'honneur des vertus douteuses ; essentiellement réservés quand il s'agit de la conduite privée d'un citoyen, ils parlent avec franchise sur les faits d'intérêt public. Ainsi, puisque la valeur de l'homme est avant tout une valeur morale, les Grenadins francs, égaux et pleins d'un amour simple pour la

liberté, pourraient bien se mesurer sans crainte avec des peuples soi-disant plus civilisés ; mais ils sont modestes et se figurent que les étrangers, Anglais, Français, Américains sont d'une race plus noble que la leur : ce n'est pas l'orgueil national, c'est plutôt l'humilité nationale qui les distingue. Il est temps qu'il n'en soit plus ainsi et que le peuple Grenadin recommence à croire en lui-même, comme il le faisait pendant la grande guerre de l'indépendance. Sans noble orgueil, il n'y a pas de nationalité.

XII

- 91 Le plus souvent nous voyons dans les chiffres alignés de la statistique un sens tout différent de leur sens véritable et nous lui faisons dire les plus absurdes mensonges — à eux qui sont la vérité même. De ce qu'un pays n'a pas d'usines, de chemins de fer, de chevaux-vapeur, nous en concluons qu'il n'est pas civilisé : le nombre des balles de laine qui s'exportent, des aunes de coton qui se fabriquent, des tonnes de houille qui se consomment, est censé devoir nous donner à une fraction près la mesure exacte de la moralité d'un peuple : plus il est riche et plus il monte dans notre estime, plus il est pauvre et plus il descend bas dans l'échelle du mépris.
- 92 Quand il s'agit simplement d'individus, la conscience proteste contre cette ignoble confusion que font les lâches de cœur entre la richesse et la vertu ; mais quand il s'agit de nations, en général on admet d'emblée que la balance du commerce est en même temps la balance exacte du progrès moral. Cependant ce qui est vrai pour les individus l'est également pour les peuples, et nous savons que dans la société celui qui réussit n'est pas toujours le meilleur, et que le manque de succès n'est pas un signe irrécusable d'infériorité.
- 93 Osons donc comparer les républiques Sud-Américaines à la grande fédération du Nord, et voyons si celle-ci a bien le droit de les contempler du haut de sa grandeur. Il est vrai, et nous l'avouons avec joie, le spectacle de l'activité Nord-Américaine jette dans un véritable enthousiasme. C'est merveille de voir les chemins de fer se projeter dans les solitudes comme les antennes du commerce, de contempler les palais de marbre élevés comme par magie là où les castors naguère bâtissaient leurs villages, d'admirer les Yankees déballant leur civilisation dans le désert avec autant de sang-froid qu'un colporteur déballe sa marchandise. Dans leurs grandes villes, dans leurs ports de mer, tout est mouvement, activité, fièvre et travail : sur les fleuves, les vapeurs intelligents circulent, s'éloignent, pirouettent, se rapprochent et s'évitent sans heurter leurs masses énormes ; sur les quais le sol tremble constamment sous les chars, les wagons, les véhicules de toute espèce, et des multitudes à l'œil ardent se pressent dans tous les sens comme poussés vers le travail par une force électrique. C'est là un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler.
- 94 Cependant ne nous laissons pas éblouir par la grandeur des États-Unis. Certainement cette grandeur a ses causes, comme tout autre phénomène humain et ne provient pas d'une virtualité supérieure ou d'une prédestination divine. L'examen de ces causes nous prouvera que d'aussi hautes et d'aussi nobles destinées sont en réserve pour l'Amérique du Sud.
- 95 Les colons Anglais s'établissent dans un climat tempéré, plutôt froid que chaud, où la rigueur d'hiver, en les enfermant dans leurs demeures, en concentrant leur énergie physique, concentra également leur vigueur morale et les rendit plus aptes au travail. Le sol de leur territoire, sans être précisément infertile, ne produisait qu'après avoir été

violente par les labeurs, et la faim cette grande initiatrice forçait les nouveaux débarques à s'ingénier sans relâche pour échapper à une fin misérable. Dans l'Amérique du Sud, au contraire, le conquérant Espagnol jouissait d'un climat suave et pouvait s'abandonner sans crainte à la volupté de vivre, un travail indolent presque semblable au repos suffisait pour lui fournir la subsistance journalière, et rien dans cette terre promise ne venait provoquer son activité et développer son énergie latente : il s'endormait dans la paresse. Ainsi les désavantages apparents de la nouvelle patrie des Anglo-Saxons étaient en réalité de grandes avantages : le climat froid fortifiait le corps et les volontés, le sol ingrat forçait l'homme au travail, l'or et l'argent ne saturaient pas le sable des rivières comme au Mexique et dans les Andes : aussi les colons ne pensaient-ils qu'aux véritables richesses du maïs et du blé.

- 96 En outre, ce pays providentiellement froid, infertile et pauvre était d'une médiocre étendue. Séparés des bassins de l'intérieur par la sextuple chaîne des Alleghanys, à l'étroit sur le rivage de l'Atlantique, les Américains formèrent un ensemble compact et restèrent toujours à portée les uns des autres pour se défendre contre les tribus Indiennes. Les Espagnols au contraire, épars sur l'immensité du continent Américain, depuis les plateaux de l'Anahuac jusqu'aux rives de la Plata, ne pouvaient pas même rêver à la possibilité d'une confédération, et les vice-royautés ne communiquaient entre elles que par l'intermédiaire de la mère-patrie.
- 97 Quand les Américaines du Nord eurent déjà formé leur petite mais énergique nationalité, ils se trouvèrent trop à l'étroit sur la plage qu'ils habitaient entre les Alleghanys et la mer, et par un désir d'expansion fort naturel cherchèrent à reculer les bornes de leur territoire. Heureusement que les montagnes n'offraient pas d'insurmontables difficultés ; élevées de 4 à 5.000 pieds seulement, elles furent bientôt franchies, et l'homme blanc contempla pour la première fois les magnifiques paysages de l'Ohio et du Mississippi : Des chemins ou des sentiers faciles relièrent ce grand bassin au versant de l'Atlantique et le relief du sol fut impuissant pour séparer les Anglo-Saxons en deux nationalités distinctes. De leur côté, les Espagnols étaient séparés des grandes plaines fluviales de l'intérieur par des chaînes immenses que l'on a longtemps crues les plus élevées du monde ; ils étaient emprisonnés par petits groupes dans les vallées maritimes, et quand même ils auraient pu traverser la barrière des montagnes, ils auraient été arrêtés par la barrière non moins infranchissable des forêts vierges. Les expéditions des premiers conquérants à travers tant d'obstacles resteront toujours une des merveilles de l'histoire.
- 98 La Nouvelle-Angleterre avait aussi l'immense avantage de rester comparativement rapprochée de la mère-patrie, de pouvoir lui expédier facilement ses produits et d'en recevoir incessamment de nouveau colons qui augmentaient la somme d'intelligence du pays et la prospérité nationale. L'Amérique du Sud ne jouissait pas des mêmes avantages : effrayés par la distance, les émigrants d'Europe n'arrivaient qu'en petit nombre et souvent ne suffisaient pas même à combler les vides faits par les pierres et les flèches ; le progrès général de la population fut si lent qu'en 1600, plus d'un siècle après la conquête, il n'y avait encore dans toute l'étendue des colonies espagnoles, de Santafé du Mexique jusqu'à Valdivia du Chili, que 15 ou 16 milles Européens environ. Comment ces quelques hommes auraient-ils pu tracer des routes à travers les marécages, les déserts, les forêts et l'immense chaîne des Andes ?
- 99 Cependant sans chemins pas de commerce, pas d'industrie, pas de vie locale, pas même de nationalité.

- 100 La richesse de l'Amérique du Sud en or, en argent, en perles, en trésors de toute espèce contribuait encore bien plus que la distance à rendre très-difficiles les communications avec l'Europe : derrière chaque îlot des Antilles s'embusquaient des pirates prêts à fondre sur les galions de Porto-Bello, de Carthagène ou de Vera-Cruz. Quand les corsaires ne trouvaient pas de navires à piller, ils débarquaient sur les côtes, brûlaient les villes, tuaient les hommes, emmenaient les femmes en esclavage. Telle ville bâtie onze fois, fut brûlée onze fois et souvent l'œuvre de destruction était si complète qu'il ne restait pas pierre sur pierre. Panama, jadis la reine du Pacifique, ne s'est plus relevée qu'à demi depuis que le terrible Morgan y a fait passer le fer et la flamme. Durant plus d'un siècle, les boucaniers de l'île à la Tortue écumèrent aussi les vagues comme des oiseaux de la proie.
- 101 Il faut remarquer aussi que les Anglo-Américains ont gardé leur sang pur de tout mélange avec les anciens possesseurs du sol. A chaque pas qu'ils faisaient dans l'intérieur, ils refoulaient devant eux les tribus sauvages ou bien les exterminaient avec la hache en même temps que les arbres de leurs forêts. Les Espagnols, au contraire, trop peu nombreux et trop disséminés sur les plages du continent, croisèrent leur race avec celle des tribus indiennes, Toltèques, Muyscas, Caraïbes, Araucans et perdirent graduellement leur énergie nationale en même temps que la pureté de leur origine. Il est vrai que lors de la conquête plusieurs nations indiennes étaient plus civilisées que les bandes féroces de Pizarre et de Cortez ; mais tout barbares qu'il fussent encore, les conquérants espagnols avaient plus de ressorts dans l'intelligence, possédaient une plus haute virtualité morale que les timides indiens. En se perdant dans la grande masse des aborigènes, de manière à pouvoir former plus tard une puissante nationalité continentale, ils commencèrent par sacrifier leur propre nationalité : pour devenir colombiens, les fils des conquérants devaient cesser d'être espagnols, et par suite leur progrès matériel en subit un long temps d'arrêt.
- 102 Il est également une autre cause — cause toute morale — qui a contribué à rendre le développement de l'Amérique Anglaise beaucoup plus rapide que celui du continent méridional : c'est la moralité des premiers colons. Les puritains d'Angleterre avaient traversé les mers, non pour chercher ce merveilleux pays d'Eldorado où les fleuves roulent de l'or liquide, où les émeraudes et les rubis étincellent sur les feuilles en guise de rosée, ils ne se berçaient point du vain rêve de découvrir enfin cette fontaine de Jouvence, source enchantée, où il suffit de tremper son corps pour retrouver soudain la force, la beauté et les amours de la jeunesse ; non, ils s'éloignaient tristement de leur patrie dans le seul but de pouvoir adorer le nom de leur seigneur en paix et en liberté. Quant aux Espagnols, ils n'étaient attirés vers le Nouveau-Monde que par l'amour de l'or et des aventures ou bien par l'espérance insensée de retrouver les jardins de l'enchantreuse Armide ; aucune haute idée morale ne les réunissait pour en faire un peuple de frères. Depuis, les choses ont un peu changé : les fils des Puritains adorent aussi souvent le veau d'or que le dieu de leurs ancêtres, et la fièvre de l'avidité brûle le sang des Américains comme elle brûlait jadis celui des Espagnols.

XIII

- 103 Ces mêmes circonstances géographiques et climatiques auxquelles le continent du Sud doit son infériorité, sous le rapport de la prospérité matérielle, ont été en revanche d'une haute importance pour le développement moral de ses habitants. Toute cause est double

dans ses effets, et le mal relatif qu'elle peut produire est toujours contrebalancé par le bien.

- 104 C'est ainsi que dans ce beau climat de l'Amérique du Sud, dans cet air suave et parfumé qu'apportent tour à tour la brise du soir et celle du matin, sur cette terre généreuse qui donne en abondance tous les produits imaginables, l'homme apprend sans effort la science la plus difficile de ce monde — celle du bonheur, il se laisse entraîner par le courant des jours — heureux de marcher, de respirer, de vivre, et pour chanter et rire et faire l'amour il n'a pas besoin de demander aux liqueurs fortes une joie brutale et factice. S'il est sur la terre des trésors suffisants pour payer le bonheur, combien de tonnes d'or faudrait-il aux Américains pour acheter les regards limpides et les joyeux chants de leurs voisins du Sud ? Mais qu'ils se consolent ! La Nouvelle-Grenade leur offre pour rien ce qu'ils ne sauraient payer : qu'ils viennent seulement respirer l'air de ce pays et bientôt ils perdront ces regards sombres et ces visages funèbres qui leur donnent l'apparence de reprouvés.
- 105 En outre, l'Amérique du Sud a l'avantage immense de ne pas avoir de paupérisme ; le besoin de *work-houses* et de dépôts de mendicité ne s'est pas encore fait sentir ; car il y a toujours une banane pour satisfaire la faim, un goutte d'eau pour éteindre la soif, et, à défauts d'habits, un rayon de soleil pour vêtir le corps. Personne, pour vivre, n'a besoin de s'avilir devant un supérieur ; aussi personne n'affecte d'ignoble humilité, le pauvre est si bien l'égal du riche qu'il ne sent pas le besoin d'affirmer son égalité, et le riche ose à peine croire en secret qu'il est d'une nature plus noble que le reste du peuple. Les aristocraties d'Europe savent que l'homme qui n'a pas faim regarde tout le monde en face ; c'est pour cela qu'elles trament sans cesse des *pactes de famine*. Elles ne se rendent pas compte de l'infamie de leurs plans, mais elles savent instinctivement que richesse et pauvreté sont deux termes corrélatifs, et pour rester toujours puissantes, elles cherchent à perpétuer la misère.
- 106 Comme les *Klephtes à l'œil noir*, les Colombiens aiment la liberté parce qu'ils l'ont respirée avec l'air vif et pur des montagnes. L'homme, qui du haut des sommets peut contempler les plaines étendues à ses pieds, sent son cœur se remplir d'une noble fierté : lui qui regarde orgueilleusement l'espace du haut de son piédestal de rochers, ne sait plus courber son dos devant d'autres hommes comme lui ; il est roi de l'espace qu'il embrasse d'un coup d'œil, comment deviendrait-il l'esclave d'un monarque ?
- 107 L'isolement des colons Espagnols, disséminés par petits groupes dans les vallées et sur les plateaux des Andes, était également une circonstance favorable en un certain sens, car la solitude donne non seulement l'amour, mais encore l'habitude de la liberté. Les agents du pouvoir ne viennent pas relancer l'homme isolé dans sa cabane, il reste juge souverain de ses besoins, de ses intérêts, de ses goûts, il est à lui-même son propre centre et vit selon son bon plaisir. Il saura prendre son fusil quand le soldat ou le fisc viendront attenter à sa liberté bien-aimée.
- 108 Ainsi l'Amérique du Sud doit à son climat de bien grands privilèges — le contentement, le bien-être, l'égalité, l'amour de l'indépendance. De plus, les causes qui la retenaient dans une infériorité relative — éloignement de l'Europe, manque de communications, absence de bras travailleurs, n'existent déjà plus ; le commerce et l'industrie se sont chargés d'abolir tous ces obstacles et désormais rien n'empêche l'Amérique du Sud de s'élaner vers l'avenir le plus prospère.
- 109 A mesure que la navigation faisait des progrès, les républiques hispano-américaines se rapprochaient de l'Europe et les navires à voiles, les paquebots, les vapeurs se hâtent

maintenant vers les ports de la Colombie, de la Plata, du Chili, du Pérou pour en prendre les produits si variés — le café, le chocolat, les cotons, les sucres, les plantes médicinales, l'or, l'argent, le cuivre, le guano. Les voies de communication s'ouvrent de toutes parts, les chemins de fer commencent à insinuer leurs tunnels dans le flanc des montagnes et les bateaux à vapeur viennent répandre les marchandises d'Europe sur les bords de tous les grands fleuves. La population, uniquement par le surplus de naissances sur les morts, augmente de près d'un demi-million d'habitants chaque année et bientôt, grâce aux Allemands et aux Chinois, croîtra dans une proportion bien plus rapide. Les Colombiens n'ont pas encore eu le loisir de se faire *know-nothings* ; loin de repousser les étrangers, ils les courtisent, leur offrent avec enthousiasme des terres, des privilèges, en même temps que les droits de citoyens. Si les Allemands ne venaient pas jadis s'établir en foules plus nombreuses dans l'Amérique du Sud, c'est parce qu'il n'y avait pas encore de noyaux de compatriotes autour desquels ils pussent venir se grouper et retrouver leur patrie en miniature. Maintenant ces noyaux existent et de puissantes armées d'émigrants s'ébranlent pour rejoindre leur avant-garde. Il est vrai, la branche la plus importante de ce grand fleuve d'hommes qui roule incessamment d'Europe en Amérique se dirige vers les États-Unis, mais celle qui se recourbe vers le continent du Sud augmente en volume chaque année, et sans aucun doute deviendra la branche principale. Bientôt ces belles montagnes, ces vastes *llanos* si tristes parce qu'ils sont déserts, seront égayés par la présence de l'homme et par la fumée de ses cabanes. D'ailleurs, quand même les étrangers refuseraient leurs bras, ils ne peuvent refuser leur science, car les idées volent dans l'air et les Grenadins savent respirer aussi. Tout progrès cherche son niveau comme la surface des mers ; les populations, les richesses, les idées tendent à s'égaliser sur la vaste rondeur du globe.

- 110 Quelques badauds des deux Mondes se figurent que les États-Unis sont destinés à absorber le continent du Sud en l'achetant province à province. Jeune, riche, toujours victorieux jusqu'ici le peuple Américain a toute l'assurance d'un jeune homme à bonnes fortunes, et semble croire que le soleil n'a été créé que pour éclairer ses triomphes ; aussi les républiques espagnoles lui semblent-elles une proie facile, et depuis long-temps il jette sur elles des regards de convoitise. Même le pays qu'il habite a dans ses contours quelque chose d'envahissant et d'agressif. Tandis que le continent du Sud ouvre largement ses vastes estuaires et ses nobles fleuves que les vaisseaux peuvent remonter jusqu'au pied des Andes, le continent du Nord projette ses péninsules vers le midi comme autant de suçoirs avides.
- 111 Cependant les républiques hispano-américaines garderont leur indépendance, un simple regard jeté sur la carte suffit pour le prouver. Il est certains pays dont la configuration géographique révèle l'importance, et qui ont évidemment une haute mission à remplir dans l'histoire de l'humanité : telle est l'Angleterre, île placée en avant de l'Europe pour en exporter la civilisation sur tous les points maritimes du globe ; telle est la Russie, cet immense empire des plaines de l'Europe et de l'Asie, telle est encore la Chine, cette grande officine des nations qui occupent tout le versant oriental du continent Asiatique. Dans le Nouveau-Monde aussi, nous trouvons deux grandes divisions géographiques et historiques à la fois — au Nord le continent saxon, au Sud le continent espagnol. Supposer que l'un des deux puisse absorber l'autre, c'est vouloir supprimer une des grandes individualités continentales, c'est arrêter le progrès universel.
- 112 Aussi nous répétons avec confiance : Non, les républiques de l'Amérique du Sud ne seront ni conquises, ni annexées — la logique de l'histoire, l'antagonisme des races, la structure

même des continents veulent que les États hispano-américains gardent leur individualité. L'absorption graduelle du Mexique et de l'Amérique centrale — que leur configuration géographique semble rendre imminente — bien loin de nous effrayer, nous rassure au contraire ; car les États-Unis perdront d'autant plus leur énergie agressive qu'ils s'étendront sur un plus vaste espace et formeront une masse politiquement moins compacte. Les nations conquises ne disparaissent pas du jour au lendemain, elles continuent sourdement la lutte et menacent continuellement l'existence de l'État puissant qui a cru les supprimer en leur donnant un autre nom. Si Cuba, le Mexique, le Guatemala doivent être annexées, douze millions d'hommes n'auront pas cessé de vivre politiquement parce que des milliers d'Américains seront venus chez eux planter du café, creuser des mines et jeter des ponts sur les rivières. Alors arrivera ce qui est arrivé dans les Gaules, en Chine, en Hindoustan où les conquérants ont fini par être subjugués par la civilisation des vaincus : les Gaulois imposèrent leurs mœurs aux Germains, les Chinois ont *chinoisifié* leurs mandarins Tartares et les humbles Indous transforment peu à peu leurs dominateurs Anglais en simples nababs orientaux. Modifiés par les mœurs de Mexicains, les esprits Anglo-Saxons perdront de leur zèle d'envahissement, de même que l'électricité positive perd de sa tension quand elle est mise en contact avec l'électricité contraire, et les États-Unis — composés d'éléments trop disparates — n'auront plus l'unité nécessaire pour absorber d'autres pays. C'est ainsi que l'annexion de la Louisiane, du Nouveau-Mexique, de la Californie a réellement affaibli la république en agrandissant son territoire, parce qu'elle donnait en même temps une nouvelle énergie à la dissension des partis.

- 113 Ainsi les républiques Sud-Américaines n'ont rien à craindre, ont tout à espérer. La Nouvelle-Grenade elle-même qui, par sa position avancée sur un double océan, semble plus exposée que les autres, peut se rassurer, elle restera libre : les lois de l'histoire le veulent ainsi. Le principe de la destinée manifeste dont parlent tant les Américains du Nord est vrai, mais non pas exactement comme ils le comprennent ; car c'est leur destinée manifeste de ne jamais conquérir l'Amérique du Sud. Il est vrai, puisque toutes les civilisations doivent se pénétrer l'une l'autre, l'Amérique du Sud sera *saxonifiée* mais à la condition d'*hispanifier* l'Amérique du Nord.